

THIERRY CLERET

À L'OMBRE DE
NOTRE AMOUR

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042527174

Dépôt légal : mars 2026

Première partie

Vers l'inconnu

Juin 1898

Ce fut la veille du départ, Margueritte fondit en larmes. Elle réalisa que partir vivre à des centaines de kilomètres de son univers lui brisait le cœur. Elle était tant attachée à sa famille si merveilleuse à ses yeux, autant qu'aux paysages de sa belle région qu'elle n'avait encore jamais quittée. Elle ne pouvait pas être prête à cela comme elle le croyait, même si celle-ci mit toute son énergie à se préparer et pouvoir partir sans pleurer. Ses larmes jaillirent d'un coup. Elle les avait trop retenues depuis plusieurs semaines. Ce fut sa mère Josette qui la consola. Elle la serra fortement dans ses bras. Armand, son père, lui, garda ses yeux fixés vers la fenêtre comme s'il guettait quelque chose, ou bien observait l'extérieur. Cela était en fait une manière de ne pas montrer son visage ni même regarder Josette consoler sa fille. Il retint les larmes qu'il sentait monter dans sa gorge depuis plusieurs jours, à l'idée de savoir que sa fille était sur le point de partir vivre si loin avec Michel. Cela fut la première fois dans cette grande famille si unie, que deux enfants portaient si loin du pays. Personne n'était encore parti jusqu'à ce jour, encore moins de la région. Armand eut cette phrase qui vint sans cesse lui marteler sa pensée depuis plusieurs semaines.

« Mon Dieu ! Paris, c'est le bout du monde ! Elle va tellement nous manquer notre loupote ».

Il secoua la tête pour se ressaisir, puis s'efforcer tant bien que mal à garder un visage neutre.

Josette continuait de consoler sa fille. Elle lui parla avec beaucoup de douceur. Abel, le grand-père, ne put faire autrement que de partir s'isoler dans le cabanon du fond de la ferme, puis pleurer à l'abri des regards tout en rangeant ses outils. Sa grande sœur Pauline partit aussi vers les potagers, se cachant pour pleurer à l'abri des regards. Abel revint dans la pièce une heure plus tard. Josette continuait de consoler sa fille.

— Oh ma petite fille ! Tu vas finir par nous faire pleurer nous aussi ! Tu pars avec un très bon garçon que tu aimes depuis toujours, oncle René vous attend là-bas. Monsieur Semard a de très bons projets pour vous. Nous viendrons. Vous aussi viendrez nous voir. C'est pour un bon projet que vous partez près de Paris.

Elle poursuivit en lui caressant les cheveux.

— Il compte bien vous offrir deux fois par an les billets de train pour vous faire venir ici. Alors ne pleure plus ma chérie.

Margueritte retrouva le sourire en essuyant ses larmes, puis elle répondit.

— Oui maman, tu as raison ! Mais voilà ! Vous que j'aime tant ! Vous avec qui j'ai toujours vécu, nous sommes toujours restés unis. Je ne verrai plus vos si beaux sourires chaque matin, lorsque je me réveillerai. Vous allez terriblement me manquer.

Sa mère lui répondit en souriant.

— Mais ma chérie ! L'endroit ne s'envolera pas ! Nous non plus, puis vous venez à Noël.

Armand parla à son tour afin de la mettre en confiance, lui dire que tout est possible, puis qu'elle prenne conscience de son potentiel.

— Je sens bien que tu vas avoir une très belle vie là-bas. Tu sais ma fille ! Tu as un talent incroyable ! J'ai une très grande confiance en toi. Tu sais faire de très belles choses de tes mains. Alors je suis sûr que tu réussiras. Tu auras plus de chance de réussir près de la capitale, plutôt qu'ici.

Elle se sentit alors rassurée. Prête à partir faire sa vie loin de sa famille et de son paysage. Enfin ! Presque, elle était autant possédée par cette peur de l'inconnu, puis se sentir si loin de ses proches. Ce qui la rassura un peu, c'est qu'elle ferait sa vie avec Michel. Son amour de toujours, qui fut un jeune homme extraordinaire. Le couple serait entouré de l'oncle René, un homme d'une noblesse exceptionnel. Certes, mais cela n'endiguait pas son chagrin.

À voir sa fille dans un tel état, de la savoir bientôt loin d'elle, au bord des larmes, sa mère lui dit pour la rassurer.

— Tu sais qu'oncle René a son travail qui prend tout son temps. Il se peut qu'il soit encore en Italie le jour où vous

arriverez là-bas. Il a confié vos clefs à votre futur voisin. Il vous les remettra dès que vous arriverez. C'est le cordonnier, son atelier se trouve juste à côté de votre future maison. Il paraît que c'est surtout son épouse qui est formidable. Ils sont parents d'un petit garçon âgé de quatre ans. Vous verrez ! Vous serez bien entourés, j'en suis sûre !

Abel coupa la parole de Josette, puis ajouta. Tentant de se donner une contenance afin d'endiguer sa peine. Avant de parler, il pensait. *Je suis allergique aux séparations ! Cela est bien trop triste !*

— Tu verras ma loupiote ! Tu vas y arriver, pépé se sentira toujours près de toi ! Certes, tu pars loin d'ici, mais tu ne partras jamais de nos cœurs. Puis tu sais bien qu'on se reverra souvent ! René nous a dit que vous allez habiter dans un bel endroit. On ne se perdra ni de vue, encore moins du cœur. Tu sais ! Pépé ne se trompe jamais sur ces choses-là ! Tu vas voir ! Ça va aller !

Margueritte s'émut par les mots de son grand-père, elle lui répondit.

— Toi aussi pépé, vous aussi, vous serez toujours dans mon cœur.

Au milieu de son chagrin, elle le savait bien. Ce départ s'ouvrit vers un bel avenir pour son couple, ainsi que pour toute la famille.

Abel trouva le prétexte d'avoir oublié les légumes dans le potager pour aller s'isoler à nouveau. Avant cela, son grand-père lui dit une citation qu'il apprit par cœur et que René lui avait dit de dire à sa petite-fille avant son départ.

« Ne jamais parler de soi aux autres et leur parler toujours d'eux-mêmes : c'est tout l'art de plaire. »

E et J de Goncourt.

Cela mit en garde ce jeune couple se lançant dans un monde si aride des adultes de ce siècle.

— Ah ! J'ai oublié le panier dans le jardin.

Tout le monde découvrit le manège de Abel, trahi par ce panier garni, qu'il avait soigneusement posé sur le tabouret en arrivant plus tôt.

Chez les Quelo, la discussion du départ de l'aîné des trois frères s'y passait au même moment que chez les Nonin.

Loïc, son père, l'encouragea.

— Tu sauras y faire au verger des murs à pêches. Toi qu’as fait un apprentissage de botaniste à l’école de Vannes. Cela sera ton plus grand atout pour votre avenir.

Ce fut l’oncle René qui avait financé les études de Michel. Pour l’oncle, la famille Quelo et la famille Nonin étaient comme sa propre famille. « La famille Quefeleque. » L’oncle était un ami de très longue date. Armand et Josette avaient fait une chose extraordinaire pour ses parents plusieurs décennies plus tôt, depuis ce jour, ils se lièrent d’une très grande amitié.

Les Quelo en restaient très reconnaissants. L’oncle René aimait passer du temps avec les deux familles, surtout les faire rire. Il aimait voir Abel retirer ses lorgnons ainsi que son béret lorsque Francis le mettait en boîte. Ce fut sa manière de répliquer en plaisantant. Abel savait que ce geste faisait rire tout le monde, alors il fit cela, afin d’amuser toute la galerie.

Le père poursuivit encore à propos de l’avenir de son grand fils.

— Maintenant vous êtes mariés ! Et quel beau mariage. Vous partirez travailler près de Paris, alors vous aurez plus de chance de réussir là-bas. Tu sais mon loupot ! J’ai toujours souhaité que tu sois l’époux de Margueritte. Je suis vraiment heureux que cela se soit réalisé.

Il retint une citation qu’il apprit au centre de formation de maréchaux. Il y avait un cours littéraire qui lui plaisait beaucoup, il décida de mettre cette citation en pratique pour sa vie, se trouvant devant lui.

« Il n’y a que deux grands courants dans l’histoire de l’humanité : la bassesse qui fait les conservateurs et l’envie qui fait les révolutionnaires. »

E et J de Goncourt

Il en fit une valeur à l’idée qu’ils pourraient partir de rien, de grandir et de travailler dur pour atteindre une vie aisée. Manière de se retrousser les manches plutôt qu’envier. Ce fut aussi une famille atypique loin du machisme de la masculinité de cette époque si patriarcale que je développerai tout au cours de cette histoire...

— Oncle René sera près de vous mon petit ! coupa sa mère Jeannette, d’une voix douce. Puis elle poursuivit.

— Tu sais mon fils ! Tu es doué pour le travail aux vergers. À regarder nos pommiers et nos pruniers. Tu sais que les

greffons que tu as faits sur nos arbres, eh bien c'est en partie grâce à ton talent que nous avons de si beaux fruits. Ils sont si juteux, si délicieux. C'est pour cela que ton oncle souhaite que tu ailles le rejoindre. Monsieur Semard a une hâte que tu viennes travailler auprès de sa famille. À Montreuil, vous êtes attendus de pied ferme. C'est eux qui fournissent toutes les pêches de la région. Cela t'évitera l'usine. Dans les usines ce n'est pas la joie à en lire le Journal. René souhaite que tu le remplaces en tant que son associé. Il commence à fatiguer, alors il souhaiterait que ce soit un bon garçon comme toi qui prenne sa place. Vraiment ! Tu seras bien loti, tu verras, tu travailleras dans un vrai petit paradis.

Puis elle changea de sujet. Cela surprit Michel.

— Tu seras avec ta bien-aimée ! La belle Margueritte ! Tu es si bon avec elle, vous êtes si amoureux tous les deux. Je suis sûre que vous n'aviez pas attendu le mariage pour vous embrasser. C'est le gros chêne du Tumulus qui me l'a dit !

Tout le monde s'esclaffait alors qu'il se mit à rougir. Là, il se sentit mal à l'aise.

Margueritte porte deux T. Il y eut une faute d'orthographe au bureau des actes de naissance. Toute la famille avait refusé de faire rectifier celle-ci. Ils trouvaient que cela était original et authentique. Alors elle aura un T ajouté à cette fleur qu'elle porta en elle.

Jeannette changea de sujet.

— Tu vois Michel ? Grâce à tout cela, notre famille demeurera dans la quiétude ! Vous viendrez deux fois par an ! C'est un privilège pour toute la famille. Les charges d'impôts seront payées par oncle René, puis il fera de nous des gens heureux. Oh malgré les distances qui nous sépareront. Nous resterons si proches dans nos cœurs. Nous sommes rassurés de savoir que vous viendrez souvent. Ton oncle veut que vous veniez chaque été, ainsi qu'à chaque Noël.

Le jeune homme n'avait rien écouté de ce que sa mère lui racontait. Il était trop préoccupé à l'idée que tout le monde fût au courant à propos de ce premier baiser, alors que seul Tommi en était l'unique témoin. Il la coupa net, puis lui demanda.

— Maman ! Comment as-tu su que Margueritte et moi, nous nous sommes embrassés avant le mariage ?

Amusée, elle lui répondit.

— Dès vos 16 ans, vous aviez une façon à vous regarder, que nous avons tout de suite compris que vous vous aimiez. Les regards ne trompent jamais. Les regards parlent. On l’a tous remarqué que vous étiez déjà amoureux. Qu’est-ce que c’était drôle à vous voir vous regarder ainsi ! Oncle René et pépé Abel en avaient des crises de fou rire. On l’a tous fait à votre âge ! Au même endroit ! Ah ! Vous deux alors !

Il éclata de rire. Toute la famille riait avec lui. Françoise lui avoua qu’elle avait échangé son premier baiser avec Francis au même endroit et que ce gros chêne fut appelé « l’arbre des amours ».

— Ils nous ont eus là ! Ça alors !

Tommi s’exprima de deux ouaf ! Ouaf !

À cette époque, pouvoir rendre visite à sa famille qui demeuraient alors à des centaines de lieues de Paris, de prendre le train aussi souvent était un privilège. Les gens qui quittaient leur province pour aller travailler dans les usines parisiennes n’eurent que peu, ou pas du tout les moyens de s’offrir de tels voyages. Les salaires étaient bien trop rudimentaires. Le train coûtait très cher. Même en quatrième classe, le prix d’un voyage était inabordable pour un usinier de l’époque. La plupart de ces travailleurs étaient si pauvres qu’ils se noyaient dans l’absinthe. Ce breuvage ignoble qui fut à cette époque, le fléau pour l’humanité de notre petit pays.

« Dans l’histoire du monde, c’est encore l’absurde qui a le plus de martyrs », E et J de Goncourt.

L’absurde de l’absinthe, le tourbillon de l’enfer, puis l’isolement infligé par les bien-pensants.

Michel et Margueritte seront épargnés de ce poison vert, ainsi que la dureté des usines poussiéreuses.

Il hocha la tête. Il prit conscience de la chance qu’il avait eue pour lui et sa bien-aimée Margueritte, d’autant que pour leurs familles si merveilleuses. Il sentit d’un coup, sa gorge se serrer, son cœur s’alourdir à l’idée de quitter sa famille si aimante, ainsi que sa région natale, en plus de cette peur de partir si loin, dans une région alors inconnue aux yeux de toute la famille. Tout cela lui fendit le cœur.

Être si loin de ses parents, de ses grands-parents, de ses deux frères, ainsi que de son chien Tommi. Tous ces beaux souvenirs qui coloraient toute sa vie. Chaque endroit lui portait une empreinte de souvenirs heureux.

Il se sentit mélancolique.

Sur chaque visage de ses proches, la tristesse se lisait même s'ils fournissaient tous les efforts pour la masquer. N'en pouvant plus, il se leva doucement puis il leur dit.

— Je vais aller faire une belle promenade avec Tommi.

Ils hochèrent la tête pour dire d'accord. Comme il le fit chaque jour, alors personne ne s'étonnerait de rien. Quoique. Tout le monde le savait que cette fois, ce fut un prétexte pour aller s'isoler et pleurer à chaudes larmes.

Il sortit, puis appela le chien.

— Tommi, viens on va promener à la mer.

Le chien arriva à toute vitesse, il lui attacha la longue laisse à son collier, puis ils se mirent en route. Il se dépêchait de quitter le village, puis rejoignit un petit sentier qui menait vers la dune de Kerjouanno. Une fois dans ce chemin perdu en pleine nature, il détacha la laisse, puis se mit à pleurer toutes les larmes qu'il retenait depuis plusieurs heures. Il s'assit par terre, il parla à son compagnon, le chien couinait, il lui léchait les larmes pour le consoler. L'instinct lui faisait bien sentir que son maître fut aspiré par la peine. Il s'exprima en poussant des couinements. Il lui montra bien qu'il pleurait autant que lui. Michel parlait à son compagnon qui connaissait tous ses secrets.

— Je te promets mon Tommi, que si tu es triste parce que je ne suis plus là ! Je ne veux pas que tu meures de chagrin. Alors je dirai aux parents de t'emmener habiter avec nous dans notre maison là-bas. Ou bien je viendrai te chercher.

Le chien comprit, alors il lui fit la fête pour lui manifester qu'il était rassuré de savoir qu'il ne l'abandonnerait jamais.

Il ajouta à son grand compagnon tout en le caressant.

— Je sais mon toutou ! On ne se verra plus aussi souvent ! Mais je vais prévenir les parents de tout ce que je viens de te dire.

Puis ils se relevèrent. Au même moment, une voix retentit derrière lui.

— Toi aussi tu pleures ?

Il se retourna et se trouva en face de Margueritte. Elle avait les yeux rougis, elle venait de pleurer.

— Oh ma chérie, tu m’as fait peur, je ne m’attendais pas à te voir ici.

Tommi arriva pour lui faire la fête.

Il lui dit.

— Tu pleures pour les mêmes raisons, je n’ai pas besoin de te poser la question.

— Oui mon amour, répondit-elle avec deux larmes qui coulaient lentement sur ses deux joues.

Il l’invita à s’asseoir près de lui. Elle s’exécuta.

— Tu sais mon chéri, cela me rend si triste de devoir partir de notre petit paradis pour se jeter dans l’inconnu, je crains tellement que j’en ressens une boule dans le ventre qui m’empêche d’avaler quoi que ce soit. J’espère que nous ne serons pas en danger une fois arrivés là-bas.

Il trouva les mots afin de la rassurer et lui dit.

— Ma chérie, lorsque nous serons installés, nous nous habituerons à cet endroit qui nous attend. Lorsque nous aurons nos enfants, nos larmes seront déjà loin. Nous serons heureux et nous rencontrerons de très belles personnes avec qui nous formerons sûrement une belle amitié. Je le sens. Notre oncle sera là, nous avons toute la vie devant nous. Mr et Mme Semard nous attendent. Nous nous ferons un beau petit nid et nous construirons une vie harmonieuse là où nous sommes attendus. Tu veux qu’on marche un peu ?

— Oui mon chéri. Contemplons la dune qu’on puisse la porter dans nos cœurs.

Ils longèrent toute la dune de Kerjouanno en pleurant, tout en contemplant le paysage avec beaucoup de nostalgie, le cœur lourd au milieu de tout ce paysage qui les a vus grandir. Ces lieux, dont cette beauté est à couper le souffle.

Margueritte avait un grand besoin qu’on la rassure. De ses 21 ans, elle ressentait les choses bien trop fortes, surtout à chaque pleine lune puis, bien plus que sa mère lorsqu’elle avait son âge.

Lorsqu’ils étaient enfants, Abel leur racontait les mille légendes du golfe du Morbihan, ainsi que la proche forêt de Brocéliande.

Il les racontait chaque jour.